

Les Baraques, comparaison

Une photo découverte dans les archives du Patrimoine, à découvrir plus bas, nous invite à l'attribuer au site des Baraques, sur France, à proximité du Poste des Mines. Pour le prouver reprenons nos classiques, telle que celle-ci.



Isolons maintenant la partie centrale. Nous apercevons très nettement le toit de tôles plates, tant pour l'une que pour l'autre maisonnette se faisant face, les planches verticales des deux bâtisses, et surtout, pour celle de gauche, une fenêtre avec 12 carreaux. Prenons le temps au passage d'admirer cette bonne vieille grand-mère tenant dans ses bras ce qui peut être l'un de ses petits-enfants¹ !



¹ Il peut tout aussi bien s'agir d'une mère et de son enfant !

Et maintenant comparons. Les toits de tôles sont les mêmes. Idem pour les planches verticales. Et surtout la fenêtre est exactement pareille, avec les mêmes douze carreaux. Nous sommes donc bien là aux Baraques, et surtout, selon les habillements, à peu près à la même époque que pour les photos précédentes, soit au début du XXe siècle. Et c'est si loin !



Le cliché ci-dessus est très révélateur. Nous sommes un dimanche, seul jour de la semaine où l'on puisse réunir tout ce petit monde pour une promenade collective. Il s'agit de la famille Le Coultre, ainsi qu'il est noté au crayon au verso de la photo. Aucune autre précision n'est donnée quant à cette famille. Nous optons personnellement pour la famille Le Coultre de la Golisse, celle de la fabrique de pignons, grande ferme située en face de l'usine Le Coultre. Il peut y avoir, au milieu de cette troupe joyeuse, quatre filles et une femme. Deux peuvent être à gauche, près de la porte d'entrée de la maisonnette, deux autres sont au milieu du groupe, l'une de huit à dix ans, sa sœur, que l'on suppose, de quatorze ans. Et puis voilà la plus intrigante personne du groupe, la dame à l'ombrelle blanche. Il convient de l'isoler du groupe et de s'attarder quelque peu sur cette fascinante personnalité.

Cette femme n'est pas forcément toute jeune. Et pourtant elle garde une silhouette élégante dans son habillement début de siècle, avec un chemisier clair et une longue robe, le tout serré à la taille par une large ceinture. Ce qui retient surtout, c'est l'ombrelle presque blanche, non destinée ici à parer à quelque orage subit, mais pour se préserver du soleil. On tient à garder un teint clair et non pas bientôt passer pour la paysanne du coin, dont le bronzé prouverait des

heures passées au grand air et sur un domaine qui requiert autant ces dames que ces messieurs. Et elle tient cette ombrelle avec beaucoup de classe. Ce n'est donc pas là un attribut de fortune, mais un objet qui sert souvent lors de ces promenades en famille au cœur du Risoud.

Elle ne nous dira jamais son nom ! Femme de caractère sans aucun doute. Elle regarde le photographe sans l'ombre d'une retenue. Elle sait sa valeur au sein du groupe, la mère peut-être des plus jeunes de l'équipée, dont ces fillettes que l'on imagine toutes plus jolies les unes que les autres.



Celle de quatorze ans, chapeau blanc posé sur de longs cheveux, porte le sac, d'où certitude que là également elle est d'une volonté certaine. Celle-là ne s'en laissera pas compter.

Et pour l'ensemble, voici, nous sommes donc un dimanche, et ce matin nous partions du fond de la Vallée pour nous en venir par ici le temps de se reprendre un peu et de se désaltérer. Car aux Baraques, tenues par des hôteliers français, on peut s'asseoir et consommer. On y retrouve autant des gens venus de France avec lesquels il arrive de fraterniser, que d'autres montés de Suisse et que naturellement l'on connaît, puisqu'on les rencontre presque tous les jours au village.

- Salut, salut. Ah ! pis vous êtes vous aussi venus aux Baraques ? Il est bien sûr que par le beau dimanche que nous avons l'on ne saurait rester enfermer dans son intérieur, et surtout pas après la pluie que nous avons eue ces dernières semaines. Et quel bien ça fait d'être au milieu de la forêt, ne trouvez-vous pas, avec ce bon air et puis tout cet espace ? Bien sûr, c'est un peu loin, mais pour le retour, à la descente, ce sera plus facile.

Il est vrai que vous venir ici il faut avoir bon pied. Certes, on connaît des chemins qui sont comme des raccourcis, mais quand même, c'est un rude coup de collier qu'il faut donner pour arriver d'abord jusqu'au Poste des Mines, puis ensuite pour franchir le mur frontière et redescendre jusqu'aux Baraques. Mais ici, l'on est un peu comme chez soi. N'est-ce pas, vous autres, que l'on est bien avec nos amis de France dans ce coin, qui, après tout, n'est pas si perdu que ça ?

C'est qu'alors la première guerre n'a pas eu lieu. L'Europe est ouverte. C'est la belle Epoque que l'on dira plus tard, bientôt. Et l'on comprend mieux le terme quand l'on sait la boucherie que les hommes pratiqueront entre eux, comme des insensés, comme des cons. D'ailleurs les toilettes que l'on porte en témoignent. On sait s'habiller. Et d'autant plus que c'est dimanche. Et si l'on a trop chaud, on met la veste sous le bras, et le tour est joué.

Les gamines, les gamins, ils ne rechignent pas non plus. Ils connaissent ça d'ailleurs depuis qu'ils sont au monde. Une fois par année, allez, hop, on monte au Risoud et l'on redescend sur les Baraques. On prend le pique-nique. On boit un coup dans l'une de ces maisonnettes. On rigole. On plaisante. On retrouve ces chers amis. On fraternise, quoi. Et puis bientôt quand même, et même si cela fait parfois mal au cœur, il faut songer à redescendre. On retrouve alors le Poste des Mines. Mais pour la suite, cette fois-ci, on va prendre un autre tracé, c'est-à-dire que l'on va suivre sur un kilomètre le Chemin aux Gendarmes et qu'après l'on empruntera le Chemin chez la Tante que l'on connaît comme sa poche, chacun de ses virages, chacun de ses bouts droit, chacune de ses pentes. Et en bas, c'est le Solliat. Et après le Solliat, voilà, c'est notre chère Golisse !

Vraiment, ils furent heureux, là-haut. Et je peux le dire, moi, qui environ sept à huit ans plus tard, j'ai marié cette belle adolescente qui est là, celle qui porte le sac, justement. Et qu'elle m'a raconté. Et qu'après, toujours ensemble pour ne pas déroger à la tradition, nous sommes montés aux Baraques au moins

une fois par année, jusqu'à la guerre. Ensuite ? Ma foi, c'est dommage, mais tout s'est détraqué. Et bientôt, les Baraques, les hôteliers, ils les ont abandonnées, et petit à petit, elles ont commencé à vieillir pour dépérir tout à fait. Et ce ne sera finalement que beaucoup plus tard, qu'ils les restaureront, mais sans qu'il n'y ait plus là-haut de restauration quelconque.

C'est tout au moins ce que l'on nous a dit.

Et quant à moi quand ils m'ont apporté cette autre photo, j'ai dû l'analyser pour eux. Vous savez celle où il y a d'autres jeunes filles dessus, et que celles-ci, c'est tout un poème. Un hymne à la beauté et à l'élégance.



Ce seront cette fois-ci uniquement les demoiselles de gauche qui nous retiendront. A première vue il n'apparaît pas que ce soient des jeunes filles d'une beauté exemplaire. Celle de gauche, certes, n'est pas sans attrait, mais sa compagne de droite, sa sœur peut-être, tout au moins telle qu'elle apparaît sur la photo, car les attitudes que l'on prend ne sont pas toujours à votre avantage, nous offre un sourire un rien crispé, d'aucuns parleraient de rictus, mais ce serait trop méchant pour une jeune demoiselle en somme bien sympathique elle aussi.

Ce qui retient par contre, c'est leur attitude. Toute de dignité. Elles sont assises directement sur le sol mais dans des poses d'une grande décence. L'une a joint les mains, l'autre ne sait pas trop qu'en faire. Bien, ceci dit, voyons leurs toilettes. Blanche à toute les deux, ravissantes, d'une coupe parfaite, d'un tissu que l'on devine de grande qualité. Elles se sont véritablement faite belles, et même qu'elles auront à parcourir pas loin de quinze kilomètres de la journée, et parce que c'est un très beau dimanche, il puisse faire une chaleur à tout casser. Mais qu'à cela ne tienne, pensent-elles certainement, nous autres, de bonne famille, nous nous devons d'être à notre avantage où que nous allions et quoique nous fassions. Pas question de se relâcher. De la tenue, que diable !

Elles ont peut-être raison !

Pour couronner le tout, ce que l'on aura remarqué au premier coup d'œil par ailleurs, ce sont les chapeaux. Chapeaux, rubans, oiseaux, plumes peut-être, c'est tout d'époque. Cela s'achète chez Meylan au Sentier, à moins que ce ne soit à Lausanne quand l'on y descend, là aussi une fois au moins par année. Et l'on y va dans les meilleurs magasins. Vous voulez des noms, mais cherchez donc dans l'Indicateur vaudois, vous y trouverez tout ce que vous voudrez.

Des chapeaux surprenants, aériens, qui vous font les demoiselles jolies et pleines d'entrain. Et c'est aujourd'hui peut-être qu'elles rencontreront leurs galants qui deviendront un jour mari et père.

Et ainsi va la vie, quand l'on monte une fois l'an aux Baraques, et que le soir, rentré au bercail, on sait se remémorer ces beaux moments que l'on a passé là-haut. Où, vous vous en souvenez, les filles, on avait rencontré les cousins de Lausanne ou de Genève. Et vis-à-vis de ceux-là, bigre, il nous faut bien paraître. Pas qu'ils aillent dire une fois rentré en ville, que les Combières, et même qu'elles sont assurément bien jolies, elles ne savent même pas s'habiller !